

et empestés, ce sont des pauvres enfants qui les trient et les assortissent, qui les manipulent du matin au soir. Et, ici encore, il ne faut pas s'arrêter ; la machine est là qui demande sa pâtée : elle n'attend pas une seconde, elle ne pardonne pas un moment de retard.

Et cela dure ainsi depuis sept heures jusqu'à midi, sans répit, sans relâche. Souvent, la position est fatigante, insoutenable ; on ne peut rien y faire, il faut l'endurer jusqu'au bout. Et, à midi, vous croyez peut-être, que tous ces enfants vont se répandre joyeusement au dehors, respirer le grand air et diner largement. Détrompez-vous. La plupart, d'entre eux, demeurent trop loin ; ils dînent à l'usine. Et quel dîner ! Un repas froid qui se mange machinalement et sans appétit. Après cela s'il fait assez beau, on peut sortir pour détendre un peu ses membres et faire provision d'air. Mais ces enfants sont tellement fatigués, engourdis, qu'ils préfèrent souvent se jeter sur un banc pour se reposer ; heureux si le sommeil vient les rafraîchir un peu.

A une heure moins cinq, la cloche moniteur sonne son appel ; il faut se rendre à son poste. Cinq minutes après, les machines s'ébranlent et tournent ; la corvée commence encore plus pénible que le matin puisqu'on a déjà subi cinq heures de fatigues. Et cela dure jusqu'à six heures, sans trêve, ni repos.

Puisque des parents sont assez inhumains pour sacrifier ainsi leurs enfants en abusant de la plus sainte des autorités, qu'on leur retire cette autorité, dont ils se montrent indignes : qu'on établisse des lois pénales qui limitent encore davantage les heures de travail, — du travail des usines, — au moins pendant l'âge de la croissance. Qu'on punisse les parents ; qu'on punisse les patrons qui exploitent ainsi l'enfance et qui élèvent leurs fortunes sur les tombes

de ces pauvres petits innocents que l'on envoie tous les matins à la cueillette de la mort.

Voilà le cri jeté ; puisse-t-il trouver des échos qui lui répondent.

N. LEGENDRE.

ETIOLOGIE DE LA TUBERCULOSE.

L'agglomération et le confinement des animaux dans un milieu où l'air pur fait défaut, ont de tout temps été indiqués comme des conditions très-favorables au développement de la tuberculose, surtout si la misère et la malpropreté viennent s'y ajouter.

On ne peut nier que les étables malsaines où trop souvent sont logées les vaches laitières, prêtent à la genèse de la tuberculose, si par contre, une de ces bêtes a déjà la maladie, cette production morbide se multipliera dans ce milieu malsain et pourra se propager aux bêtes saines ; il se produit un phénomène comparable à ce qui se passe à propos des maladies spécifiques transmissibles, qui ravagent si cruellement les étables trop peuplées, ou l'on empêche le renouvellement de l'air, lorsque ces maladies y sont entrées, il est prouvé que la tuberculose est fréquente sur les vaches laitières et que plus on pousse à la production du lait, plus on s'expose à la tuberculose ; l'on a prouvé que cette surexcitation génésique fatigue les vaches, qu'on les épuise surtout en prenant encore du lait alors qu'elles sont prêtes de mettre bas. Lafosse a établi que les vaches des fournisseurs des grandes villes sont surtout phthisiques, tandis que la majorité des mêmes femelles employées à la campagne est beaucoup plus rare. Cependant il n'est pas prouvé que la prolongation artificielle de la sécrétion laiteuse prédispose à la tuberculose, ou la provoque.